

Marie-Claire Gross

Relier  
les rives

*roman*

BERNARD CAMPICHE EDITEUR



« RELIER LES RIVES »,  
TROIS CENT SOIXANTE-TROISIÈME OUVRAGE  
PUBLIÉ PAR BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR,  
A ÉTÉ RÉALISÉ AVEC LA COLLABORATION  
DE JANINE GOUMAZ ET DE BETTY SERMAN  
COUVERTURE ET MISE EN PAGES : BERNARD CAMPICHE  
PHOTOGRAPHIE DE COUVERTURE : MURIELLE MICHETTI, OPAQUE  
PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEUR : PHILIPPE PACHE, LAUSANNE  
PHOTOGRAVURE : CÉDRIC LAUBER, L-X-IR IMAGES, PRILLY  
IMPRESSION ET RELIURE : IMPRIMERIE LA SOURCE D'OR,  
À CLERMONT-FERRAND  
(OUVRAGE IMPRIMÉ EN FRANCE)

ISBN 978-2-88241-401-4  
TOUS DROITS RÉSERVÉS  
© 2016 BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR  
GRAND-RUE 26 – CH-1350 ORBE  
WWW.CAMPICHE.CH

*En mémoire de N., nomade obligée*

*À Célia, Dima, Malika, Diana et Mobamed*

ON POSE les vestes épaisses. On a bu un salvagnin aux Contrebandiers. On est revenu dans le noir par les petites rues. En entrant, 42, rue du Soleil, j'ai vu une lettre dans la boîte, je l'ai ouverte : signée « Bonhôte », le proprio. J'ai un job au rez, au tea-room, j'ai le deux-pièces à l'étage. J'ouvre la lettre. Je n'y comprends rien. Il faudra que je demande à Nicole. Je mets ça sur le frigo. Là, Jock est assis sur le matelas, mon canapé. Il dit :

— Je cuisine pour l'association. Ils cherchent une aide.

Je veux bien. Je mets la musique. *Kedhni Maak*. Il y a un bruit sourd quelque part. Je ne demande pas, je sers, Jock blanc, moi vodka. Je connais ses goûts. Santé Jock. À toi Soraya. Je danse. Mais seule ce n'est pas drôle.

— Fais pas ta larve, Jock !

Je tourne le volume, lève les bras au ciel, au plafond là. Je fixe Jock. Il se lève, comme endormi :

— Tes yeux sont des pierres vivantes.

— Allez, viens !

Je lève mon pull, montre mon ventre zébré par trois naissances :

— Ouais, bouge que le ventre... Là, comme ça... C'est pas la danse que tu imaginais, hein?... Allez, essaie, même si c'est les femmes qui dansent ça... Mais bouge pas les hanches !

J'ondule à peine. Mon ventre fait des huit à l'intérieur. L'infini, il paraît. Je tourne le bouton. Je veux de la musique. Là, c'est *Sa'altak Habibi*. Il y a encore un bruit, loin. Fayrouz est là avec ma langue arabe. Moi, c'est Soraya. La darbouka est cœur qui bat, les cymbales rient, les cordes du rabab pleurent. Je vois Zarka, ma ville née des mains de Palestine, nos maisons de migrants pas finies, les troncs d'arbres qui trouent la route. Je raconte la chanson à Jock :

— *Je t'ai demandé mon amour... où tu allais.*

Jock sourit, ne dit rien. Il a des taches sur les joues, la bouche qui pend un peu. Il m'énerve.

— Tu es là Jock ?!

Je brûle quand j'entends ce morceau :

— *On s'en va comme d'autres l'ont fait.*

Jock danse, ce n'est pas ça. On rigole. Il veut me serrer. Pas envie. Je le pousse. Je vois Leïla, ma fille qui te chante, Fayrouz, *ya kbti!*, ma sœur. Elle a quatre ans, c'est Noël. Nous, on ne fête pas Noël. La terre sèche, les oliviers des collines, je sens tout. L'huile, le houmous d'après la recette d'Abu Shukri, tous les plats qu'on fait avec mes

sœurs, ma mère, les cousines, les tantes. Nos visites, les unes, les autres. Je prends le pain plat, je le trempe dans le bol. On parle fort entre nous, on crie, on rit, la musique joue, on se lèche les doigts, ma sœur jumelle a une voix rauque : *Sa'altak Habibi...*

— Tu penses à quoi Jock ?

À ta peau translucide, à tes grains de beauté, il dit, je crois. Je mets la musique à coin, sers à boire.

— Je t'apprends ma langue, Jock ? Tu veux ? ... *Pourquoi on regarde autour effrayé ?*

Je viens d'ouvrir mon décolleté. Je montre le soleil et la lune. Santé Jock ! À toi Soraya ! C'est un copain qui les a faits. Il a dessiné sur un calque, a piqué la peau, l'a cousue comme à la machine. Ça fait mal quand il met la couleur. Après tu oublies. Tes rayons de soleil bavent, il n'y en a pas assez, ta lune tremble, on me dit. Oui, un peu. Mais quand je regarde les dessins bleus dans le miroir, je suis bien. Un verre encore. *Mat rafeh !* N'aie pas peur !

Eh merde ! C'est quoi ce bruit ? Un caillou ? Qui vient faire chier ? J'ouvre la fenêtre, me penche. Je prends le caillou resté sur le rebord. Je le jette dans la rue vide : pas de ressort, il se perd dans le noir. Je vois une ombre fine, elle bouge devant la vitrine des lits en face. Qui c'est ? Les arcades cachent sa tête. Je me penche encore, le bord de la fenêtre en pierre me fait froid au ventre.

— C'est qui là ?

Je crie, ma bouche fume. Il y a de la buée sous l'arcade en face. Je ne vois rien. Quelqu'un parle on dirait, je n'entends pas sa voix. Même ma voix, je ne l'entends pas, Fayrouz couvre tout. Montre ton visage. Tu es qui. Je vois des bras qui bougent :

— Jock, baisse le son !

La forme avance sur la rue vide : Nicole ! Je devine son manteau beige. On commence à se voir. Je devine ses breloques marocaines aux oreilles, elles brillent dans la nuit. Jock a baissé la mieuse et j'entends une voix de la rue qui dit : cinglée, boucan, moitié à poil.

Je lance la clé, Nicole entre dans la maison. Je quitte la fenêtre ouverte, je vais remettre le volume à coin et j'ondule comme au mariage des cousins. Mon ventre bouge lentement comme une bête qui se cache. On rit avec Jock. Sa tête est bilboquet, elle balance, tient à peine, ses yeux toujours plus clairs. Ses lèvres tremblent. Le rythme va plus vite. Je me noie dans tes yeux, il dit, je crois. Sa bouche sent fort. Ses yeux brillent, sa dégaine est élastique. Un coup de vent et il pourrait tomber. On boit. Fayrouz chante pour la ville entière. Nicole arrive, furax.

— T'arrêtez ce boucan tout de suite ! C'est dix heures et demie.

Elle claque la fenêtre, je ne veux pas. Il y a des gens qui dorment, tu veux te faire vider. Je la pousse. Non mais, t'es chez qui là. Je frappe les

murs, le radiateur. Tu fais chier, on ne peut pas se marrer. Tu veux que les voisins appellent les flics. Je gueule. Ce ne serait pas la première fois. Va te faire foutre. J'ai mal. Je n'entends plus la musique. Mon poignet saigne. Jock et Nicole l'emballent. Après je ne sais plus.



QUAND la nuit tombe, je m'assieds face à l'ordi. J'enfile mes lunettes et allume la lampe. Silence. Je tape le mot de passe, enregistre un document Word : *Relier les rives*, titre sur l'écran.

D'où viens-tu ? Dans mes documents, je lis : Irak ? Jordanie ? Palestine ? Les points d'interrogation sont marqués au stabilo. Plus loin : arrivée en Suisse en 2002, trois enfants, cours dans une association pour migrantes (français et aérobic), talents culinaires (même quand le frigo est vide), divorce, garde des enfants, aime l'alcool, travaille dans des restaurants, des cafés. Fait la fête. Néglige son foyer, le quitte. Vit ici et là, obtient un logement de pair avec un travail dans un tea-room.

Je t'appellerai Soraya, *beauté des étoiles*. Je surfe sur le net, tape les six lettres, retrouve l'image d'une princesse perse stérile, répudiée par le shah d'Iran et immortalisée par les tabloïds. Soraya qui

gagnera un certain anonymat et une liberté nouvelle.

Ce désir ardent de lever les contraintes et tenter de vivre sa vie, n'est-ce pas ce qui vous relie elle et toi ?

RUE DU SOLEIL, je lave l'appart'. Je fais des petits tas avec la poussière, les ramasse. Je sors les poubelles. La radio danse : *I wonder how, I wonder why, yesterday you told me about the blue blue sky...* Sur l'étagère, la plus vieille photo de moi : quinze ans, un foulard vert, léger, je ris au soleil, au vent, des mèches dansent, je ris à mon père, il prend la photo, je ris à ma sœur jumelle à côté. Derrière, on voit la maison qu'on construit. Là, j'essuie les meubles en rythme : *And all that I can see is just a lemon tree*. Je chante : *Da, da da da da da di da da*. Je prends la panosse, verse la Javel dans le bac, retrouve un paquet de clopes à côté du matelas, une carte postale avec une rivière dessus et les dessins de Nour. Ensuite, ça sonne. C'est Nicole.

— Je t'ai appelée...

— J'ai perdu mon téléphone mobile...  
Café ?

Je sors le lait du frigo. Je vois la lettre dessus. Je l'ouvre et la tends à Nicole. Elle lit :

— La maison va être vendue et démolie. *Le nouvel acquéreur dispose de la faculté de résilier le contrat de bail auquel il devient partie en raison de l'acquisition du bien immobilier, en respectant les délais et termes contractuels.* Dans moins de six mois faudra partir. La lettre a été écrite le 27 octobre 2013.

Je n'y comprends rien. Elle reprend la lettre, son doigt suit les lignes. Elle lit.

— Le 1<sup>er</sup> mai, t'es plus là.

On fait un autre café.

— Aujourd'hui on est quand ?

Nicole ne répond pas. Elle reste là avec moi à la cuisine, comme quand ça beugue à la télé et que l'image s'arrête.

— T'as contacté les services sociaux ?

J'ai oublié M<sup>me</sup> Lehner. Nicole rappelle que c'était pour les subventionnés. Elle demande si Lehner a essayé de m'appeler.

J'ai perdu mon téléphone.

Je me lève, montre une bouteille de porto : un voisin l'a apportée l'autre jour à l'apéro. D'autres se sont plaints du bruit. Là, on sert deux verres.

— Mmmm,... caramel,... comme ceux de la Saint-Martin... Un goût de noix aussi.

La voix de Nicole. Je regarde le verre, sa robe : *Anbar*. L'ambre, on en achète souvent à Zarka, elle donne force, courage, peau douce. J'entends ma mère : ça fait baisser la fièvre.

On boit. Dans la bouche, un goût de raisin écrasé, de terre brune. Nicole reste à la cuisine,

elle range un peu. Vite, un coup de patte. Je vais au salon. J'ouvre la fenêtre, m'appuie un moment contre le rebord en pierre. Les voitures passent. Elles ont l'air stress. Peut-être midi. Je m'habille dans la chambre, le soleil, la lune, me saluent dans le miroir. Je suis service du soir au Commerce. Je cherche Nicole. Elle est sur le matelas du salon, elle a en main l'image de mes quinze ans.

**J**E RENCONTRE tes proches et des personnes impliquées dans des associations qui t'ont côtoyée ou non. Rencontres au café, dans une maison de quartier, à la bibliothèque, dans un appartement des hauts de la ville. Chacun a son regard sur toi, son lien, ses incompréhensions, ses réminiscences.

L'une de tes filles a dit : la solitude de ma mère, seules les femmes migrantes peuvent la comprendre.

On me demande : qu'est-ce que tu écris ? L'histoire d'une femme en rupture de ban, à l'amour prégnant et maltraitant, à la vie grand écart. Suit le silence, souvent. Ah bon. Drôle d'idée. On s'intéresse à mon enquête, à ces liens qui en appellent d'autres comme un jeu de piste.

Les réactions sont plus réservées quant à mon projet d'écriture. Pas sûr qu'on ait envie de lire une histoire comme celle-ci. Pas très vendeur, le sujet. Sauf s'il s'agit d'un témoignage de première main bien sûr. Mais une fiction, non ! Et puis, un livre, ça ne doit pas d'abord apporter de la joie ?

— Ce n'est pas toi, ça !

J E LAVE quand je dois. J'ai mis les bouteilles sous la table. Il y a des assiettes, tasses, casseroles dans l'évier. Je vais m'habiller. Ma chambre : un lit défait, une armoire avec miroir. Quand je vais aux toilettes, je n'arrive pas à me retourner. Je dois fermer la porte et ouvrir après la cabine de douche. L'ampoule a sauté. Là, je me lave dans le noir avec le savon à l'huile d'olive. Il n'y a pas de fenêtre. Au salon, je ne vois pas les verres sales, la cendre froide dans le bol par terre. Je fais des tas. J'ouvre l'armoire, prends les blouses brodées que je mettais en arrivant, les habits chauds et chaussures, je les ai par l'association, les draps, deux pulls, les couvertures, les serviettes. Je trouve des cartons pas ouverts longtemps. Dedans : des foulards, photos, dessins, lettres, d'autres choses. Je mets les affaires dans des sacs Migros alignés au salon. Je compte les meubles : le lit, la table, les chaises, l'armoire de chez Emmaüs, les étagères, les matelas donnés : ça fait onze.



Aujourd'hui on est quand? En hiver, ça je sais : j'ai froid. Noël a dû passer. J'ai vu les lumières flashy, entendu des groupes chanter, j'ai parlé avec, mangé leur soupe; cardamome, orange, c'est l'odeur de Noël même si je ne fête pas. Je revois dans le brouillard des bars en cortège : les Contrebandiers, le Bout du Monde, la Croix-Blanche, les autres. Nouvel-An doit être derrière. Des portes du paradis avec plein de verres offerts et mon corps qui ne tient plus. Et puis j'ai vu les filles vendredi dernier ou celui d'avant. C'était peut-être le 15. On doit être fin janvier. Mercredi?

Le tea-room a fermé. Je veux prendre le bus pour le Café du Commerce à l'autre bout de la ville. J'aide à la cuisine, à la plonge. Ça dépend. Arrêt Rue du Soleil, devant la maison. J'attends à côté d'une femme, doudoune serrée, cheveux noirs, courts.

— Madame, vous avez deux francs s'il vous plaît?

Elle n'a pas de monnaie, m'en donne cinq. Le bus vient. Je monte, paie la machine. Le jeune, debout à côté :

— Madame, vous avez deux francs?

La machine en rend trois. Je les donne. Le bus roule.

Je regarde dehors, c'est le même trajet ou un autre, je ne sais plus. Arrêt Gare. Une femme

couverte traverse la place. Moi et mon hijab quand je suis arrivée. Elle passe à côté du bus, le long de la vitre. Elle a du khôl aux yeux. L'écharpe danse sur les cheveux. Une main tient un enfant, l'autre un sac plastique. Vingt-cinq ans peut-être, moi il y a treize ans. Elle marche direction gare. Après, elle parle avec quelqu'un, un bonnet bleu qui bouge. Le froid fait de la fumée. Tu demandes quoi ? Tu es perdue ? Le bus repart. D'où tu viens ? Je la vois qui entre au Buffet première classe, un homme lui tient la porte.

Le contrôleur ne passe pas dans mon bus. Une mère jeune s'est assise en face de moi. Elle regarde dehors, son petit chou dans la poussette. Elle fixe le tatouage.

— Tu veux voir la lune et le soleil ?

Je dis ça doucement. Elle ne répond pas. J'ouvre le décolleté, je veux lui montrer la lumière jour et nuit, je veux dire l'histoire, un moment de ma vie. Raconter le tatouage. Elle tourne la tête, sort à l'arrêt suivant. La poussette bascule, le petit se réveille. Je les vois partir.

J'arrive au Commerce. C'est cuisine aujourd'hui. Monsieur Marcel prépare la piccata. La cuisine est petite, les murs jaunes, les lumières pas top, on se marche dessus mais j'aime bien. Avec Xavier, l'apprenti, coude contre coude, on coupe l'oignon et l'ail sur le plan de travail. On fait suer. On met les tomates, le sel, le poivre, le sucre. Après, Xavier aplatit les tranches de

veau, il verse la farine dans le saladier, je casse les œufs et râpe du parmesan dessus. Il prépare la sauce salade, les pâtes et röstis. Je frotte le thym sec entre les mains. Dans la sauce tomate, les clients adorent, le chef il dit. Là, il s'énerve, c'est douze heures neuf sur l'horloge, une table de quatorze vient d'arriver. Ils n'ont pas réservé :

— Xavier, t'envoies les tagliatelles pour dix, vite! Soraya, trois röstis!

Puis :

— Xavier, deux poêles sur huit. Soraya, chaque tranche dans la farine et les œufs avant de mettre dans la poêle!

J'ai oublié la farine aux deux premiers. L'huile saute. Xavier n'est pas de bonne, le chef me stresse :

— Allez,... Tu fous quoi?!...

Il est à cran, Marcel :

— Xavier, dans deux minutes tu égouttes les pâtes!... Soraya, grouille! L'entrée est prête?

Je presse l'orange sur la salade de carottes.

Les oranges, c'est Jaffa, mon père, les Palestiniens qui partent, les bains, la mer qu'on voit de la maison. Un jour, on part pour une vie meilleure, ailleurs. Voitures pleines, matelas attachés au toit, tous serrés dedans. Adieu maison, vieux meubles.

J'entends la voix de Marcel :

— Elle en est où ta sauce? Tu veux que je t'aide?!

Sa main prend fort la mienne, la serre, ma main tient la spatule en bois, il mélange avec moi. Je n'aime pas.

Mes souvenirs me retrouvent. Je revois les oliviers, les voiles qui volent, la poussière de la route, plus d'oranges, plus de mer. On passe des barrages, des contrôles, on ne peut pas aller ailleurs. On n'a pas le droit. Le sol est plat. Désert. Pierres. Le soleil cogne. On passe en Jordanie avec toute la famille jusqu'à Zarka, près d'Amman. J'ai six ans, il paraît. Les Jordaniens, nous ne sommes pas comme eux. Ils le disent à l'école.

Au Commerce, Marcel a lâché ma main :

— T'as mis ton mélange dans la sauce tomate ?

— Oui, j'ai mis le zaatar.

Je me souviens que le frère de mon père retourne à Jaffa bien plus tard. Il sonne à la porte de notre maison. Une dame ouvre, il entre. C'est vide, pas comme avant. Et les meubles, ils sont où. Je ne sais pas, à la brocante peut-être monsieur, elle dit l'Israélienne qui vit là.

Là, dans la cuisine au Commerce, la sauce tomate est prête et le chef hurle :

— C'est prêt, ces carottes ?!

Thym, sésame, sumac, je saupoudre les bols. Marcel gueule toujours. Xavier secoue une bouteille fermée, les bulles jaunes de la sauce salade dansent :

— Vite, verse ça dans les bols ! Allez, magnetoï !

JAFFA : filet d'agrumes au supermarché. Écorce parfumée dans du papier de soie. Mailles rouges où se lovent blondes et sanguines. Chair d'ailleurs, je lève tes cloisons, dents serrées, comme un jeu, j'aspire tes quartiers un à un et goûte ta pulpe. Cracher tes pépins au loin, sinon les souffler au creux de la main. Mes ongles t'éventrent, mes mains s'imprègnent de ton odeur, ambre doux. Belle orange, agrume dérisoire : ne restera bientôt de toi qu'un zeste serpentin pendu solitaire au fond de l'armoire.

Je tape « Jaffa » sur le net : un port, une ville tournée vers la mer, baignée dans les orangeries, arabes d'abord, israéliennes ensuite. *Yafò*. Je cherche des livres, des films, je visionne *Jaffa, la mécanique de l'orange*, un documentaire d'Eyal Sivan.

Jaffa, tu ouvres sur l'Orient, comme un aimant inquiet. Tes orangeries sont symbole de désir et de rendement. *Voici les forces vives, l'ardeur d'une nouvelle nation, qui émerge au carrefour de l'histoire*: mots d'un clip sioniste sur des images de récoltes. Puis une voix gutturale, arabe chante : *Je respire la senteur des arbres, le parfum de la terre. Je donnerais ma vie pour parcourir encore les orangeries en fleurs.*

Tu la connais cette chanson ?

**A**RRÊT Entrepôts : des gens montent dans le bus, descendent, j'aide une petite grand-mère toute cassée. Elle sourit. Des dents manquent. Elle prend ma main. Arrêt Rue du Soleil : le bus stoppe. Je descends, fais signe. Je vais boire un verre au Bout du Monde.

Je suis raide. L'autre jour, je voulais aller au Commerce, je me suis trompée de côté. J'ai pris le bus sans tunes, pas envie d'en demander. Je suis montée, il était vide, le chauffeur tirait la gueule. J'ai dormi. À un moment, il y a eu plein de bruits : les gens rentraient des commissions, des gamins sautaient partout. Un a dit :

— J' te ferai un bouchon !

— Si tu m'en fais un, j' t'en fais un...

Il a répondu ça le deuxième gosse. Un bouchon. Ils ont parlé vestiaires, eau, Bikini. Ça avait l'air drôle.

— Mardi à la piscine, je t'ai eu...



J'ouvre les yeux: les deux gamins debout voient un bout de mon soleil. Je dis :

— Salut !

— *Ciao.*

Ils disent ça, regardent ailleurs. Leur prof dit :

— Kevin, Paul, asseyez-vous !

Ils font comme elle dit. Un des deux sort des biscuits, les donne, l'autre une orange. Ils mettent un écouteur chacun sur une oreille et se collent pour écouter, se marrent, tapent des pieds.

— Qu'est-ce que t'écoutes ?

C'est sorti de ma bouche. Kevin ou Paul ne dit rien. Je ferme les yeux, sens l'orange pelée du gamin. M'endors. Quand je me réveille, il n'y a plus de bruit. Ils sont partis et le chauffeur lance :

— Terminus, tout le monde descend.

Villeneuve. Merde, je me suis trompée. Je reprends le bus retour, me fais contrôler. Le type est cool.

Le bus passe Entre-deux-villes, la rue se resserre, la boutique des pieds, une vieille maison, sa cour pavée, la Salumeria Siciliana et sa viande fumée dans la vitrine, en face du vendeur de vinyles, un fou de rock.

Le bus passe rue du Soleil, devant le Bout du Monde où battent les cœurs et la miouse. Où moussent la bière qu'on boit avec les potes jusqu'à pas d'heure. Le bus roule, une rue ouvre sur le lac tout près. La tour de l'Horloge bouge

immobile. Un graffiti dessus en noir dit : *Free*. Le reste se cache.

Le bus passe devant la tour : je vois les toilettes publiques, la cabine téléphonique. J'y vais quand je perds le téléphone mobile. Le bus continue, je vois le magasin de matelas dans les arcades. Quand j'y entre, je me jette sur un lit, Jeff m'engueule et on se marre.

En face, la maison : je la vois depuis le bus. Elle fuit. J'aime ses volets bleus comme le ciel, bleus comme des grands yeux ouverts, j'aime ses trois étages, la rue, le lac, ses gens. Les voisins se plaignent et viennent boire l'apéro. Je sers le zaatar avec l'huile, on trempe la pita dedans. J'amène des fois un repas chaud au vieux monsieur du deuxième. Il fume toujours la même marque, les enfants l'appellent « Cowboy ». Sa femme, elle n'aime pas quand je viens.

Le bus regarde devant. Il continue sa route. Il roule devant l'épicerie africaine. Cosmos me donne un bâton de canne pas cher. J'aime mâcher, j'aime quand le sucre remplit la bouche. Le bus passe le salon Chez Gino. Quand je n'ai pas de tunes, il me coupe les tifs gratos et teste des produits sur ma tête.

Là, le bus se dépêche et accélère, je ne reconnais plus rien jusqu'à l'autre bout de la ville.

SAMEDI 17 H 00 au Bout du Monde.  
Deux gars au comptoir, trois tables occupées.  
Un mec seul à l'ordi. Trois jeunes qui goûtent  
des bières artisanales. Je m'assieds à la table  
ronde côté bar. Je repère la Pépité sur l'ardoise.  
On la dit trouble et rafraîchissante. La fille du  
bar, liane sympa, me la conseille de sa jolie voix.  
Le bar se peuple un instant : les trentenaires de  
la terrasse commandent un gamaret et retour-  
nent à la bise.

Qu'est-ce que je fais là? J'ai un crayon, du  
papier, je liste ce que je vois, je suis ta trace,  
Soraya, et je suis venue trop tôt, je crois. Toi, tu  
débarquais le soir, quand la musique battait fort,  
quand l'alcool habitait les gorges, quand le  
monde et le bruit peuplaient l'espace rétréci  
habillé de bois patiné brun foncé et débordaient  
sur le trottoir.

Là, le bistrot est sobre. Banquettes velours, bar capitonné rouge, petites tables contreplaquées marbre. Dans un coin, les vieilles chaises empilées annoncent le concert du soir. Elles sont usées, le vernis est parti çà et là. La barmaid, qui travaille ici depuis un an, dit que c'est la seule chose qu'on ait gardée après les rénovations. Tu t'es peut-être assise sur cette chaise.

Sur les murs crème, je regarde des photos noir blanc : le Che au cigare, Gainsbourg aux yeux de chat. Côte à côte, la parenté frappe : ils ont tous les deux un regard facétieux et intense, si différent pourtant. Qu'est-ce qui nous lie, Soraya ? En quoi on se ressemble ? Ce désir ardent de lever les contraintes et tenter de vivre sa vie ? Toi, en questionnant des codes culturels, en croyant te libérer par l'alcool qui te désinhibe et te perd. Moi, par l'écriture, bulle à soi, liberté immense, aussi nécessaire que périlleuse dans mon quotidien de femme active.

Qu'est-ce qu'on cherche, dis ?

J E SONNE chez le voisin, je veux l'inviter. J'ai des pommes de terre, des herbes, du goron. Je n'aime pas manger seule. Il n'est pas là. J'ai perdu le téléphone mobile. Je sors dans la nuit. J'ai froid. Pas d'écharpe. Pas de gants. Un bus, deux arrêts. Je traverse la rue, prends celle qui descend : des glaçons pendent, ils brillent sur la fontaine sans eau. J'arrive place de la Croix-Blanche, je pousse la porte de l'immeuble au coin. Peu de monde, Régine est au bar.

— Une bière, s'il te plaît.

Elle sert, ne regarde pas. Veut que je paie tout de suite. Je sors des tunes. La mousse s'est tassée, je bois debout. À une table, deux types lancent :

— *Ciao Soraya!*

C'est qui ceux-là? Je ne les connais pas. Je sors. Une rue plus loin à gauche, c'est les Contrebandiers. J'entre, ne reconnais personne. Au comptoir un chauve me colle. Il crie *Salam Aleikoum* et se marre. Il a des yeux fous. Ils ont pu être

beaux, mauves ou verts, je ne sais pas trop avec les spots orange du bar.

— Vodka!

Elle descend vite. J'ai chaud partout. Je me sens bien, en reprends une. Le type à côté paie les verres. Il se raconte ses voyages... en Méditerranée, il dit, je crois.

— Qu'est-ce que tu veux encore?

— Une vodka... orange.

— Autre chose?

Il paie, demande comment je m'appelle.

— Ella.

— Moi c'est Louis, il dit.

Il rit.

— Non, sérieusement moi c'est Guido. T'as des enfants?

Orange, je retrouve le goût dans la vodka. J'ai peur de Guido et je dis: il ne faut pas avoir peur. Il croit qu'il peut tout avoir parce qu'il m'offre à boire? *Salam Aleikoum*. J'entends le Coran, Al-Maidah, verset 90: *Ô les croyants! Le vin, le jeu de hasard, les pierres dressées, les flèches de divination ne sont qu'une abomination*. Je me détends. Je réagis en retard. Je ne sais plus ce que je dis, mais je sais ce que je ne veux pas dire. *Œuvre du Diable. Écartez-vous-en*. J'invente, je fais semblant, j'oublie des fois vraiment. Dire oui? Pourquoi? Autant boire un coup pour que les pensées filent comme des étoiles.

T'as des enfants, il a dit.

— Non.

Je déconne, profite :

— Louis, une vodka orange encore, *please!*

Il s'appuie au comptoir, paie et parle plus près de mon oreille :

— Tu as un cou de biche.

Il souffle sur mes cheveux. Je bois, il raconte Tozeur, Djerba, Sharm el Sheikh. Je ne connais pas.

— Arrête...

Je dis ça tranquille, il a caressé ma cuisse. Je prends sa main molle. Après, il me dit un truc gentil, je ne sais plus quoi. Il remet la main.

— Lâche, tu veux ?!

J'ai un gros coup de barre. Je bâille. Sa main n'écoute pas, elle va de la cuisse vers plus haut.

— T'arrêtes!

Lui, tranquille, les mêmes gestes, la main proche de ma fermeture Éclair. Je vide le verre d'un coup.

Il sourit le con :

— Tu crois que je te drague, Juliette ?... Tu rêves ?

Ses mains deviennent dingues.

— Connard!

Je le repousse, crache contre Roméo, lâche-moi, il veut m'en coller une, tire mes tifs. Pouffiasse. Faut que je parte, je cogne, mords, il gueule, la porte, le froid, je cours, remonte la rue, sale garce, je t'aurai, je regarde partout, me casse la gueule contre les arcades, engueule ces cons de murs, me cache, marche, crache, prends le

passage qui descend chez Jock. Dans l'interphone je dis :

- Soraya.
- Entre.

\*  
\* \*

Je repars chez moi. Jock a lavé ma veste sale. Il m'a couchée dans son lit, m'a fait à manger. La rue zigzague, vitrines, guitares, sandwiches, habits : c'est cher. J'arrive au lac, prends à gauche, croise des vélos. Ça me fait rêver, je n'ai jamais été dessus. *Mat rafeb!* N'aie pas peur!... J'ai peur! Monter là-dessus, sans tomber : impossible. Les bateaux jouent la musique avec les mâts. Je tourne à gauche et encore à gauche.

À la maison, pas possible d'entrer au salon. Il y a des sacs partout. Je dois passer le matelas, les cendres froides pour mettre un CD. J'appuie sur *Play: Al Atlal*, très fort. Le voisin tape avec le balai, quelle heure il est, je baisse le volume. Après, je prends dans un sac la vieille tunique brodée, je la mets. Elle serre, craque un peu. Je lève mes cheveux bouclés, fais un chignon avec, pends des boucles aux oreilles, ce que je fais jamais. Je trouve des lunettes, une écharpe, je la pose sur mon bras. Le miroir se marre. Je bouge peu, ferme les yeux, les rouvre... *Ne cherche pas, mon âme, à savoir ce qu'est devenu l'amour... C'était*



*une citadelle imaginaire qui s'est effondrée.* Je me sers une vodka. Les mots pleurent. Je chante avec : *Abreuve-moi... trinquons à ses ruines...* Je fais tout comme la chanteuse : je lève les bras comme des branches. Une autre vodka. Trois doigts en l'air... et l'orchestre suit. Je dirige tout, le morceau ne s'arrête pas. *Raconte comment cet amour s'est transformé en passé...* Ça dure longtemps. Je bois longtemps. Après j'appuie sur *Stop*. Ça sonne : les enfants ! Merde ! J'avais oublié. Vendredi soir. Cette semaine, c'est mon tour. Nour, Leïla, Yasmine : elles sont là les trois. Elles ne disent pas bonjour, moi non plus. Elles entrent. Yasmine dit tout de suite :

— ... Maman, ... ça pue ici... tu fous quoi ?

— Non mais. Ça commence fort.

Je dis :

— Je déménage, ... alors, ... qu'est-ce ça fait ? ... Et puis on dit bonjour d'abord ! *Salam Aleikoum...*

— *Ciao!* ... Quand même... c'est dégu'...

Là, c'est Leïla.

— Bonjour, je te dis ! ...

C'est toujours pareil. Et Yasmine :

— Arrête Maman ! *Aleikoum Salam*. Tu fous quoi ? ... C'est trop crade...

Nour ouvre la bouche :

— Où on va dormir ? On peut même pas entrer dans le salon.

Si, il y a le matelas par terre et mon lit. Pour quatre, ça va.

— On va se serrer.

— C'est pas possible !

Elles vont à la cuisine, je n'entends plus rien.

Après, la voix de Nour :

— C'est trop dégu', on peut pas rester !

Et l'autre :

— J'appelle papa ?

Ça me rend dingue :

— Je suis ta mère. Tu sais ça ?

Je suis furax, je me sers un verre. Les filles crient :

— Tu peux pas arrêter?! T'as dit que tu boirais pas quand on viendrait !

La sauce monte, elles m'emmerdent, avec tout ce que je fais pour elles.

— Putain, je fais ce que je veux ! Quand on se voit, on peut pas être bien ?!

— On peut pas : t'es toujours bourrée, c'est dégu' et y a pas de place...

— Vous faites chier, y a toujours de la place !

Yasmine me regarde, elle ne dit rien. Je l'ai vue l'autre jour en ville, maquillée, jupe courte, belle. J'ai fait signe. Elle a regardé ailleurs, comme si elle ne me connaissait pas ou ne m'avait pas vue. Après, elle a continué son chemin avec ses copines. Elles étaient quatre. Yasmine, on ne voyait qu'elle : grande, les cheveux noirs qui brillaient. Ce n'est pas parce que c'est ma fille. Elles parlaient fort et faisaient plein de signes à un garçon de l'autre côté de la place.

Là, les filles ne disent plus rien.

— Allez, foutez le camp !, je dis.

Nour lance :

— J'appelle papa... On rentre à la maison.

Papa : elles disent toujours ça. Je finis le verre.

— C'est toi la mère !... Et t'es jamais comme il faut ?!

— C'est moi ta mère. *Oummi*, tu te rappelles ?

Jamais comme il faut. Petite conne. À dire ce que je ne fais pas, ce que je dois faire.

— Maman...

Elle veut parler, je ne veux pas entendre, je lance des injures :

— *Koundara !*

— Maman,... arrête...

— *Hafay !*

De quoi je me mêle. Je tire une claque. Elle cache sa tête avec les mains. Après, elle pleure.

— T'as pas honte ? T'arrêtes !, je dis.

Pas de réponse, ça m'énerve :

— Je vais t'apprendre la politesse !

Leïla crie, nous sépare. Quand je me tire aux toilettes, elle serre sa sœur dans les bras. Après, je tire la chasse, j'ouvre la porte, et je crie :

— Pauvres gamines ! Allez, barrez-vous !

Elles pleurent, appellent leur père, ça me rend dingue.

La porte claque. Je les entends en bas. Je tape la tête contre la porte, je cogne les poings au radiateur, aux murs. J'ai mal. Elles sont ce que j'ai de plus cher au monde. Je vais au lavabo et ouvre

mon décolleté: le soleil et la lune tremblent. Je me regarde dans le miroir. Si c'est une mère ça. J'entends Nour: maman, arrête. Je crie doucement. Après, je passe la tête sous l'eau. Longtemps. Je vous aime. Vous entendez ?

Plus tard, je me sèche le visage, j'enfile la veste, les baskets, je traverse la rue et j'entre au Bout du Monde.

J E T'IMAGINE assise à une petite table à droite en entrant. C'est tôt, 9 heures environ, aucun de tes potes n'est là. Tu te demandes s'ils viendront ce soir.

— Salut.

Le sourire de la fille au bar te réconforte. Tu commandes une pression.

À quoi tu penses? À la rue du Soleil que tu dois quitter? À Jock qui pourra toujours t'héberger une nuit ou deux? À rien, peut-être?

Je vois tes épaules qui tombent vers l'avant, tes cheveux longs et épais qui tombent aussi comme un voile entre toi et le monde. Boucles noires, forêts obscures, ton visage est caché, posé dans ta main gauche. Ton coude est vissé à la table et l'avant-bras porte ta tête.

— Tu dors?

Le verre de bière tape la table, alors tu te déplies. La serveuse a peur qu'il te soit arrivé quelque chose. Tu soliloques. Au ralenti, la chope

approche ta bouche. Les yeux délavés, éteints, des cernes beige et jaune mangent ton regard.

Et les mots se répètent dans ta tête : il y a toujours de la place. Tu crois les avoir dits à la barmaid quand elle t'a servie. Tu t'immerges dans ta blonde et revois par bribes un monde qui grouille, qui court dans de longs couloirs et sur des tapis roulants. Ça te donne le tournis, tu te tiens à la table ronde, tu fixes le mur en face : une vieille carte géographique montre le Léman sous un autre angle, non comme un croissant mais comme un sourire, sud et nord inversés.

Il y a toujours de la place : la phrase tourne en boucle dans ta tête. Elle ravive en toi votre voyage vers l'Europe. Les paroles des clients du Bout du Monde se confondent, comme le brouhaha il y a douze ans à l'aéroport Atatürk. Vous étiez perdus, vous ne compreniez rien. Les haut-parleurs qui grésillaient, la rumeur, le mouvement, les voix et accents n'étaient pour vous que musique.

Moi, Lou-Anne, je raconte ton histoire et, en ce mois d'avril 2014, je quitte Istanbul par les airs, en touriste. Mes mains tiennent de gros sacs en plastique pleins de figues séchées, d'oranges confites, de girofles et de paquets de poudre de pomme verte Ali Baba achetés au bazar égyptien. Je passe le contrôle des passeports tandis qu'un Américain et une Allemande sont conduits dans

un bureau spécial. Couloirs de marbre gris dépeuplés, immenses baies vitrées, alignées d'avions sages estampillés *Türkish*. Le maître de cabine s'excuse du retard en allemand, passe à l'anglais, est relayé par une voix de femme, souple, turque. Je reconnais *cabines* et *toilettes*, comme en français. Je pense à toi, Soraya, et m'imagine ton voyage vers l'Europe.

Tu t'assieds près des ailes, avec ton mari et tes trois enfants. C'est la deuxième fois de ta vie que tu prends l'avion. Vous avez enregistré des vieilles valises brunes à soufflet, gonflées comme des ballons d'habits, d'images, de plateaux ciselés et d'une ou deux casseroles. Les verres et la vaisselle pour cinq sont dans des gros sacs près de vous, sinon ils pourraient se casser et dans quoi mangeriez-vous une fois arrivés ?

Mon avion est prêt au décollage. J'entends : *your lifejacket is located under your seat*. Le dessin animé est lancé sur les écrans. L'avion recule au couchant, la tour de contrôle est poing serré vers le ciel. J'écoute. Les moteurs cherchent leurs voix. L'assistant pilote s'appelle Philippe. Dehors, des traînées de lait strient le ciel, deux minarets semblent bouger, l'avion avance cahin-caha, le bleu du ciel rejoint la mer, la côte asiatique est indigo au loin et dans un nuage blanc un diamant s'approche et atterrit.

Dans ton avion pour la Suisse, tu es couverte d'un foulard opaque. Blanc. Les enfants peinent à dormir, tu donnes à boire à Nour, Yasmine crie à cause de ses oreilles bouchées. À boire. Tu ne vois personne autour, pas le temps, les enfants n'arrêtent pas de pleurer. À boire. L'hôtesse remplit le biberon puis apporte des jus. Tu caresses longtemps le cou, le dos, la tête de la toute petite. Elle peine à se calmer. Tu lui chantes une berceuse en arabe puis tes yeux se perdent où la mer a disparu. Les enfants dorment. Les langues résonnent sans consistance sauf quelques miettes d'anglais. Tu fermes les yeux. Tu pleures ta langue, les bras de ta jumelle, tu pleures la pierre qui sent le soleil, les femmes qui te serrent contre leur corps, leurs tapes dans le dos. Tu pleures ton père, sa présence vive. Tu as froid. Istanbul – Genève : le monde s'ouvre, il paraît. Un cousin habite là-bas, il a peut-être du travail pour Ali, ton mari. Mais qui vous attend ?